

ANASTASIA DOUROFF

La commémoration du centième anniversaire de la naissance de Soljénitsyne a été l'occasion de rappeler dans quelles conditions il a composé son œuvre tant qu'il a vécu en URSS. Il a longtemps caché qu'il écrivait, puis cacher ce qu'il écrivait en s'appuyant sur un certain nombre de personnes qu'il a appelées les *Invisibles* et auxquelles il a consacré une partie de ses mémoires. Elles lui ont apporté des informations, l'ont aidé à dactylographier ses manuscrits, à les relier, les photographier, les mettre à l'abri dans des cachettes, les faire passer à l'étranger. Parmi ces invisibles dont il a brossé le portrait¹ figurait une Russe émigrée en France, Anastasia Borissovna Drouova. Anastasia Drouova, que tous ses amis appelaient affectueusement Assia et dont on commémore cette année le 20^e anniversaire de la mort, ne s'est pas contentée de faire passer en Occident les œuvres de Soljénitsyne. Elle a joué un rôle de passeur entre deux mondes².

Elle est née en 1908 (23 août) à Louga. Dans sa petite enfance, elle a connu l'existence d'une famille de petite noblesse avant que celle-ci ne soit emportée par le tourbillon de la guerre puis séparée par la révolution. Son père, officier, a servi à l'Etat-Major de l'armée impériale, puis chez les Blancs, qui l'ont chargé d'une mission en France. Le reste de la famille resta en Russie. Son épouse le rejoignit à Paris en 1919 avec Assia par Novorossisk et Constantinople. La grand-mère paternelle voulut attendre avec la cadette, Nadejda, et ne gagna la France que quatre ans plus tard. Une troisième fille, Tatiana, devait naître en France. De son enfance, Assia emporta avec elle ses souvenirs : l'appartement des grands-parents au bord de la Néva à Saint-Pétersbourg, la vie à Nijni-Novgorod, le séjour au Caucase à Djougba, la maison pillée par les « Verts »³, les derniers mois à Novorossisk, la tempête pendant la traversée de la mer Noire. Elle emporta aussi une foi personnelle et profonde. Enfin, elle avait sans doute hérité du côté paternel un caractère très volontaire dont avait montré l'exemple sa légendaire grand-tante, Nadejda Drouova. Celle-ci avait fui la maison familiale, s'était engagée dans la cavalerie en se faisant passer pour un homme et participa à de nombreuses batailles contre Napoléon. Elle a écrit des mémoires qui ont eu du succès et ont été remarqués par Pouchkine.

Dès l'arrivée d'Assia en France, son père chercha une école à laquelle confier sa fille. Plus tard, il devait lui-même participer à la fondation à Paris d'un lycée pour les enfants des émigrés russes. Alors, les circonstances l'amènerent à inscrire Assia dans un collège de jeunes filles ouvert quelques années plus tôt par une mère de famille, Madeleine Daniélou, soucieuse de proposer une formation chrétienne aux jeunes filles dans le contexte d'hostilité à l'Eglise régnant en France. Elle s'appuya dans ce but sur quelques étudiantes rassemblées en une association qui devait par la suite donner naissance à la Communauté apostolique Saint-François-Xavier dont la spiritualité s'inspire de saint Ignace de Loyola. Ses membres prononcent des vœux de célibat et d'obéissance et se consacrent essentiellement à des tâches éducatives. C'est ainsi qu'à l'âge de 11 ans, Assia entra au collège Sainte-Marie-de-Neuilly, dans la banlieue de Paris. Elle y vécut une expérience spirituelle très forte. Accompagnant ses camarades à la chapelle, elle la trouvait affreuse et ne comprenait rien aux offices qui s'y déroulaient. Mais, un jour, elle assista à la première communion de ses jeunes compagnes (dans l'Eglise catholique, les enfants font leur première communion à l'âge de sept ans)

¹ Солженицын А. И. Бодался теленок с дубом. Пятое дополнение — «Невидимки» // Новый мир. 1991. № 12. С. 48.

² Elle a écrit ses mémoires en français, partiellement traduits en russe dans une édition complétée par les lettres qu'elle a reçues de Leningrad de sa grand-mère de 1922 à 1940. Дурова А. Б., Сенинина Е. А. Россия — очищение огнем. Письма внучке. — М.: Рудомино, 1999. 605 с.

³ Bandes armées qui, pendant la guerre civile, luttaient contre les blancs et contre les rouges.

et fut saisie par le sentiment de la présence de Dieu et éprouva le désir irrépressible de communier. Pour qu'elle puisse le faire comme ses camarades, il fallait qu'elle soit formellement reçue dans l'Eglise catholique. Elle avait quatorze ans et était considérée comme majeure selon le droit canonique catholique. Sa demande fut examinée favorablement par les autorités religieuses et elle put faire à son tour sa première communion.

Cette démarche d'Assia a souvent été mal comprise. Elle a dû souvent s'en expliquer. Il ne s'agissait pas pour elle de renoncer à la foi orthodoxe, mais, dans le contexte de l'époque, c'était pour elle le seul moyen de répondre à sa soif d'eucharistie. Au contraire, durant toute sa vie, elle sera animée par une profonde aspiration à l'unité des Eglises et n'aura jamais l'ambition de convertir la Russie au catholicisme, comme l'écrira Soljénitsyne.

Le collège Sainte-Marie-de-Neuilly accueillit des dizaines de petites filles d'émigrés russes, auxquels Madeleine Daniélou était soucieuse de prêter assistance, mais aucune autre ne se convertit au catholicisme. Parmi elles, on compte par exemple Juliana Ossorguine, qui sera l'épouse du père Alexandre Schmemann, ou Maria Kazen-Bek. Celle-ci devait épouser le prince Mikhail Tchavtchavadze et rentrer avec lui en URSS au lendemain de la guerre, comme nombre d'émigrés russes persuadés que Staline allait désormais suivre une nouvelle politique.⁴

Assia ne dit rien à ses parents et quand son père apprit sa conversion par une indiscretion, il réagit vivement et ne lui adressa plus la parole pendant deux ans. Une fois réconciliée avec son père, se sentant appelée à la vie religieuse, elle se tourna vers la communauté Saint-François-Xavier en prononçant des vœux provisoires en 1929, puis définitifs en 1937. Au début, elle resta au collège Sainte-Marie-de-Neuilly. Puis Madeleine Daniélou fonda des écoles gratuites dans la banlieue ouvrière de Paris et Assia y fut chargée du jardin d'enfants. Parallèlement, elle passa un diplôme d'infirmière et put ainsi utiliser ses compétences pendant la guerre.

Au lendemain de la guerre, elle entendit parler du mouvement œcuménique naissant par le père Jean Daniélou, qui devait devenir cardinal, fils de Madeleine. Elle put aller passer la Semaine Sainte à l'abbaye bénédictine de Chevetogne. Son fondateur fut un pionnier de l'œcuménisme qui se frayait un chemin difficile dans le monde catholique, où il ne fut vraiment admis que lors du Concile Vatican II (1962-1965). L'abbaye était particulièrement tournée vers l'orthodoxie et une partie des moines y célébrent les offices en rite byzantin, en slavon. Le désir d'Assia de servir la Russie se raviva, sans qu'elle en vît le moyen.

Le père Jean Daniélou lui conseilla de participer aux activités d'un groupe de prière, de réflexion et d'étude dont il était l'aumônier, le cercle Saint-Jean-Baptiste, dont les membres devaient se préparer à être présents au monde au-delà des frontières du catholicisme. Ils formaient plusieurs équipes, l'une tournée vers la Chine, une autre l'Inde, une vers le monde ouvrier subjugué par le marxisme. Une équipe, enfin, était tournée vers la Russie. Assia y fit notamment la connaissance d'Hélène Peltier, qui devait épouser plus tard le sculpteur polonais Zamoyski, et de Jacqueline de Proyart, toutes deux liées à Boris Pasternak.

Parallèlement à ses activités au sein de sa communauté, elle entreprit des études de russe à l'école des Langues orientales. Bien sûr, elle connaissait le russe, la littérature russe, mais elle n'en avait pas une connaissance académique.

Elle entra en relation avec un club culturel où se retrouvaient après les cours un certain nombre d'étudiants de russe, le Foyer des Deux Ours, animé par deux prêtres catholiques de rite oriental, les pères Paul Chaleil et Bernard Dupire. Après son ordination, le père Paul Chaleil avait été envoyé en

⁴ Assia la retrouvera par la suite.

Chine auprès de la communauté des émigrés russes de Kharbine. Au moment de la révolution chinoise, il avait été arrêté, livré aux autorités russes, condamné à dix ans au Goulag, libéré à la suite de nombreuses démarches des autorités françaises. Ce club joua un grand rôle pour faire connaître la culture religieuse russe et l'orthodoxie aux étudiants catholiques qui, alors, faisaient des études de russe à l'Université. Quand la frontière s'entrouvrit après la mort de Staline et la déstalinisation, ce club se mit à organiser des voyages touristiques en URSS pour ses membres. C'est ainsi qu'Assia s'inscrivit au premier d'entre eux, en août 1959. Elle put avec beaucoup d'émotion redécouvrir le pays qu'elle avait quitté quarante ans plus tôt. A Leningrad, elle s'empressa d'aller se recueillir sur la tombe de son grand-père maternel, le général Svinine, décédé en 1913. Par la suite, à chacun de ses séjours à Leningrad, Assia ne manquera pas de venir prier auprès de cette tombe. Puis elle se rendit à l'appartement de sa grand-mère maternelle avec laquelle elle avait pu correspondre jusqu'à ce qu'éclate la guerre. Une voisine lui raconta ses dernières années, le blocus de Leningrad, sa mort. Comme beaucoup d'habitants morts de faim, elle avait été enterrée dans une fosse commune.

Assia profita du séjour du groupe à Moscou pour faire une escapade à Peredelkino et rencontrer Boris Pasternak, auprès duquel son amie Jacqueline de Proyart l'avait chargée d'une commission.

En 1961 se présenta pour elle l'occasion d'aller passer six semaines à Moscou comme interprète à une grande exposition française. Cette exposition a joué un grand rôle, car ce n'était pas une exposition de peinture, mais une exposition qui permit aux visiteurs de découvrir les différents aspects de la vie en France. De plus, le Ministère français des affaires étrangères avait recruté comme interprètes un certain nombre de Russes de l'émigration qui eurent ainsi l'occasion de découvrir le pays de leurs ancêtres et de nouer un certain nombre de contacts. C'est ainsi, par exemple, que Cyrille Eltchaninoff découvrit la soif spirituelle éprouvée par une nouvelle génération de Soviétique et, qu'à son retour, il décida de mettre sur pied l'envoi clandestin de livres religieux en URSS.

Assia fit de nouvelles rencontres, notamment celle d'Andréï Siniavski, par l'intermédiaire d'Hélène Peltier-Zamoyska.

Enfin, en 1964, une occasion inespérée se présenta. Le Quai d'Orsay venait de nommer ambassadeur à Moscou un veuf. Il fallait quelqu'un qui puisse l'aider à tenir sa maison et, aussi, à gérer les relations du personnel de l'Ambassade avec les différentes administrations soviétiques dans sa vie quotidienne. Le poste fut proposé à Assia et sa communauté religieuse la laissa accepter.

En dehors de ses heures de travail, elle accueillait volontiers les Français de passage à Moscou, s'efforçant de leur faire connaître le pays, sa culture, sa foi.

En sortant de l'ambassade, grâce à son physique typiquement russe, sa maîtrise du russe – sa langue maternelle – elle pouvait se fondre dans la foule. Un jour, à l'occasion de la visite du président de la République française, le quartier était bouclé par la milice. Elle sortit faire des courses. A son retour, un milicien l'interpella : Бабуля, куда ты прешь ? Elle eut bien du mal à lui faire comprendre qu'elle rentrait chez elle !

Elle rencontra de ces jeunes Soviétiques sur lesquels l'idéologie soviétique n'avaient plus prise et étaient en recherche spirituelle. Au début de son séjour, elle fut invitée à assister à un baptême clandestin célébré par le père Doudko. Une étudiante française, qui faisait un stage linguistique à Moscou, lui fit rencontrer Evguéni Barabanov, un des premiers enfants spirituels du père Alexandre Men. Par son intermédiaire, elle fit la connaissance du père Alexandre lui-même. Dès leur première rencontre, il lui fit un tableau détaillé de la situation religieuse : l'écrasement de l'Eglise,

l'ignorance religieuse, le frémissement d'une aspiration spirituelle, l'absence de livres. Assia lui donna alors ceux qu'elle avait emportés avec elle. Puis elle en fit venir de France par la valise diplomatique. Grâce à elle, des livres religieux se répandirent parmi les jeunes convertis. Ces derniers recevaient d'elle non seulement des livres, mais elle leur apportait également un soutien moral et spirituel. De son côté, le père Alexandre lui donnait à lire les livres qu'il écrivait en samizdat. Elle se dit qu'ils méritaient d'être édités. Elle soumit l'idée à son amie Irina Posnoff, une russe émigrée catholique comme elle, qui avait fondé à Bruxelles une petite maison d'édition *La Vie avec Dieu* publant à l'origine des brochures religieuses pour les Soviétiques qui s'étaient retrouvés dans des camps de réfugiés en Europe occidentale à la fin de la seconde guerre mondiale. Cette proposition plut à Irina Posnoff et, en 1968, elle édita le *Fils de l'Homme*, du père Alexandre, sous le pseudonyme de A. Bogoulioubov. Il s'ensuivit une étroite et fructueuse collaboration entre le père Alexandre et *La Vie avec Dieu*, qui édita tous ses livres, ainsi que des livres recommandés par lui. A ce propos, un de ses paroissiens inventa avec humour cette devinette : où naissent les enfants spirituels ? dans les choux... de Bruxelles.

Grâce à Assia, Evguéni Barabanov put entretenir une relation épistolaire avec Nikita Struve. Elle réussit même à organiser leur rencontre à Varsovie, où Evguéni avait pu se rendre en 1970 au sein d'une délégation de spécialistes soviétiques d'art décoratif. C'est ainsi qu'Evguéni et ses amis, notamment Mikhail Meerson-Aksionov, se mirent à collaborer régulièrement au *Vestnik* en lui fournissant des articles (sous des pseudonymes) et de nombreux matériaux divers.

Par ailleurs, le père Alexandre Men était un ami de Soljénitsyne. Ils se fréquentaient depuis le milieu des années 1960. Un jour, Soljénitsyne se plaignit à lui : certaines de ses œuvres, circulant en *samizdat*, parvenaient en Occident, étaient piratées et éditées n'importe comment. Le père Alexandre lui répondit : mais j'ai mon propre canal. « Avoir son propre canal », cela fit rêver Soljénitsyne. Le père Alexandre proposa aussitôt ses services. Cependant, il eût été trop risqué de mettre Soljénitsyne, très surveillé, directement en contact avec Evguéni et Assia. On lui expliqua qu'Evguéni était en contact à l'ambassade de France avec un certain Vassia et on fit appel à un intermédiaire supplémentaire, ami des Soljénitsyne, Dimitri Borissov, un jeune historien. De la sorte par l'entremise successive de Dimitri Borissov, Evguéni Barabanov et « Vassia », Soljénitsyne entra en relation avec Nikita Struve et décida de lui confier l'édition de ses œuvres. En février 1971, Soljénitsyne fit acheminer par cette voie un exemplaire dactylographié d'*Août 14*. Mais Assia alias Vassia n'avait pas de passeport diplomatique. Elle risquait d'être fouillée à la frontière et ne pouvait emporter le manuscrit dans ses bagages. Alors, elle sollicita un fonctionnaire français de l'ambassade qui partait en vacances en France. Il s'agissait d'un des policiers chargés de la sécurité à l'intérieur du bâtiment et qui, eux, étaient munis d'un tel passeport. Elle acheta une boîte de chocolats, en retira le contenu qu'elle remplaça par le manuscrit et le lui confia en lui expliquant que c'était un cadeau pour sa vieille mère. Le fonctionnaire s'acquitta de cette commission avec plaisir, sans risque ni souci, et c'est ainsi qu'*Août 14* arriva en France.

Quelques mois plus tard, en mai 1971, Soljénitsyne fit parvenir de la même façon la partie la plus précieuse de ses archives, microfilmée, dont *L'Archipel*.

C'est seulement après son expulsion que Soljénitsyne fit la connaissance de « Vassia », qui n'était ni Vassia, ni un homme, mais Anastasie Douroff.

Parmi les nombreux amis d'Assia, on citera notamment Olga Nikolaevna Vycheslavtseva. Devenue veuve, celle-ci prononça secrètement des vœux et vivait comme une religieuse dans le monde. Elle conseillait spirituellement de nombreux nouveaux convertis et même des prêtres. Assia a eu de nombreux échanges avec elle et l'approvisionnait abondamment en livres.

Enfin, Assia fit la connaissance du métropolite Nicodème, qu'elle rencontra plusieurs fois, dans la datcha du Département des affaires extérieures du patriarchat de Moscou à Serebriany Bor ou à Leningrad. Elle vit en lui un homme d'une foi profonde, très différent de l'image très négative que l'on avait de lui dans les cercles dissidents et à l'étranger.

Le travail d'Assia à l'ambassade de France à Moscou prit fin en 1974, mais elle put vivre encore quelque temps chez sa sœur cadette, qui venait d'y être affecté au consulat. Elle quitta définitivement le pays en 1977, mais elle continua à y faire des séjours réguliers, notamment après la perestroïka. En France, dans sa chambre à Neuilly remplie d'objets russes, elle expliquait la Russie, ses paradoxes, la situation religieuse, l'orthodoxie, à tous ceux qui s'y intéressaient. C'est là qu'elle mourut, en 1999 (8 juin), à la fin d'une vie de foi, au service de l'unité des Eglises, dans l'amour de la France et de la Russie.